

La partition manquante

Le coup d'pub

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : « *Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise de Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs...*

Amy interrompit Evan.

- *Rose m'en a parlé ce matin... Puis j'ai oublié ! Amusant, non ?!*
- *Inattendu, en effet...*

Les yeux d'Evan et d'Amy exprimaient le même amusement.

Rien n'échappait au Vieux Dom' pourtant occupé à servir d'autres clients. Il remplissait deux verres à la pression de l'autre côté du bar.

- *Mystère, mystère... Et si on pariait ?! J'suis pas loin d' penser qu'c'est un coup de projecteur : un coup d'pub ! Ils savent plus quoi trouver pour appâter le touriste !*

Le Vieux Dom' ne se faisait pas d'idées. Jamais. Celui qu'on appelait le Vieux Dom' n'était pas si vieux en réalité : il avait le menton fuyant mais l'œil vif et le visage buriné, le côté gueule cassée de celui qui en a vu d'autres. A traversé tant de paysages et d'illusions sur les hommes qu'on ne lui ferait pas, à lui, celle-là... Cette fable de journaliste, cet attrape-nigauds en mal d'exotisme... breton !

Evan regarda les boucles grisonnantes du Vieux Dom' disparaître en terrasse, rencontra un amusement pareil au sien dans les yeux d'Amy, saisit son verre de bière et le porta à ses lèvres. Laissa l'ambre fraîche de Leffe emplir lentement sa bouche, et pendant que son amertume et sa texture mousseuse se diffusaient dans son corps, il imaginait la lande de Plogoff, la terre battue des sentiers, les pieds des randonneurs en costume, la découpe des rochers de la Pointe, l'écume d'une mer agitée, l'horizon perspective dilatée de bout du monde, les ciels spectacles toujours renouvelés... Comme tous les enfants d'ici, il savait tout cela et sur sa peau la brise ou le vent violent, l'air salé abrasif de cette côte, sa végétation rase et épineuse, bruyères et genêts... Les curieux en nombre devaient désormais s'agglutiner autour d'un piano qui ajoutait une touche de romantisme au pittoresque de l'endroit.

- *Quel mystère, en effet... Un coup d'pub ?*
- *On peut s'imaginer ce qu'on veut, répondit Amy. Moi, j'aimerais qu'un musicien ou une musicienne fantasque ait eu l'idée d'une offrande, se soit dit, par exemple, que le vent s'emparerait du piano pour une mélodie capable de ressusciter la malheureuse Dahut cruellement abandonnée par le brave Saint Guénolé à l'océan furieux pour la châtier d'avoir volé à son père les clés de la légendaire Ville d'Ys... Et toi ?*
- *Pas mal, pas mal... ! Je me demande si c'est un lieu privilégié pour un musicien qui aime vraiment son piano : l'humidité, le sel... Un musicien en mal de reconnaissance, en revanche, aurait bien pu avoir l'idée de tenter le coup... de pub !*

– *Avec le concours de la Région Bretagne, Monsieur, y’aurait fort à parier, ouais !* surenchérit alors le Vieux Dom’ trois verres vides à la main. Au Vieux Dom’, on ne la ferait pas, cette fable de mystère de journaliste, cet attrape-touristes en mal d’exotisme breton.

La parano du Vieux Dom’ exaspérait Amy. Evan le savait. Il coupa court en posant un billet de vingt euros sur le comptoir. Dans la salle, d’autres clients avaient commencé de jaser et débattre avec le patron sur le même sujet : basta ! Dom’ mettait de l’huile sur le feu, il rendit mécaniquement la monnaie sans répondre au salut des jeunes gens.

Evan comprenait. Amy, elle, n’était pas *d’ici*. Ils s’étaient rencontrés à Rennes, où ils vivaient ensemble. Elle était Irlandaise par sa mère, et avait grandi à Paris. Dès leurs premiers séjours, il avait perçu son agacement, son décalage face aux us, aux coutumes et pour ainsi dire à une façon de se vivre « breton » ; fort en gueule et pas né de la dernière pluie, sûr de sa différence, de sa chance d’être né *ici*, dans toute cette beauté atlantique, et de son ouverture d’esprit. Breton tête de bois disait-elle. Ou tête de pioche, tête dure, *pen sec*, lui répondait-il. C’est pourquoi dès qu’il le pouvait, il s’efforçait de lui épargner, de lui écourter les pesanteurs de la sociabilité locale.

Ça sentait bon. Noëlle avait fait les courses et à manger. Pour la première fois depuis le début du séjour, Amy n’était pas de service. Pour la première fois depuis le début du séjour, Evan et Amy étaient libérés.

Du poisson acheté la veille au soir. *La poissonnerie de gauche derrière la criée, on te sert bien et c’est deux fois moins cher qu’aux halles*, lui avait conseillé Amy. Elle a longé la côte à pieds depuis la plage des Sables Blancs. À Port Jaune, elle s’était baignée, la mer haute avait englouti l’estran, elle s’était déshabillée sur une large roche plate avant de sauter à l’eau. Le bain lui avait lavé la tête. Passé le port de Tréboul, elle a emprunté la passerelle du Port Rhu, et gagné le chantier naval du Flimiou donc le vieux port du Rosmeur. Sans rien voir que le soleil et la mer, sans rien entendre que le bruit blanc d’un printemps commençant.

Le déjeuner fut joyeux, à l’image de leur cohabitation. Noëlle appréciait la version fantasque d’Amy pour expliquer la présence du piano sur la falaise : elle ne connaissait pas l’histoire de la Ville d’Ys et en fut enchantée. La circonspection du Vieux Dom’ ne la fit pas seulement rire, elle la touchait beaucoup. Au fond, profond. Cette *faiseuse* d’images aimait qu’on ne prenne pas la première image venue pour argent comptant, elle aimait qu’on l’interroge. Et n’avait de cesse de produire des images qui permettent d’ailleurs aux hommes... d’interroger les images.

Noëlle et Evan avaient bien travaillé. Maintenant que leur association touchait à sa fin, ils partageaient la satisfaction d’avoir mené un ouvrage à son terme.

Méchant, fou et malade

Elle lui tend une photo. Élise. Elle lui dit « *j'ai reçu cette photo par mail, six ou sept mois après sa mort* ». Evan la prend dans sa main gauche, la regarde. C'est une scène de mer, de jeu de mer, deux jeunes sur un petit bateau appelé « Vaurien ». L'un des deux garçons est son père. Et le père d'Élise. Leur père.

Ce qu'il y voit...

Muscles rebondis de ses belles cuisses tendues. C'est un beau gosse, pommettes saillantes, qui serre un peu les dents, les yeux bridés et plissés... Malgré le gilet de sauvetage, il est crispé, penché en arrière, ses mains agrippent le rebord de l'embarcation. Petite houle sous un ciel uniformément gris blanc, gris blanc aveuglant. L'ado n'a pas le pied marin... C'est clair. Au gouvernail, un beau gosse d'un autre style, nettement plus décontracté. Délié, nus pieds, les cheveux au vent, de sa main droite il manie l'écoute. Plaisir évident, la voile claque et se gonfle... Cliquetis et clapot, senteurs et moiteurs salées, la scène se passe à la mer, dans l'effort, la concentration que requiert le divertissement.

Trois ans avant cette conversation, Élise et Evan pénétraient dans le dernier refuge de leur père, le lieu où il avait vécu ses derniers instants. Dans le vestibule de cet appartement, ils découvraient le piano. Elle interdite, lui étonné et comme sous le charme. Le lendemain de sa mort et l'espace d'un instant, ils ont hérité d'un piano. Vieux, ses touches jaunies, désaccordé, le piano est planté là dans l'entrée.

Il se souvient en avoir refermé le clapet et reposé la paire de chaussures impeccablement cirées trouvées dessus et déplacées quelques minutes plus tôt. Imaginer ses mains longues et épaisses parcourir le clavier, ses doigts baroques, longs et ronds, d'artisan, de restaurateur, de cuisinier... sur les touches affreusement jaunes de cet instrument, ce monstre à musique baptisé Steinway... Chemin de pierre en français?... Comment l'imaginer plus détendu au piano qu'en bateau ?

– *Tu imagines deux minutes notre père au piano, toi Evan ?*

– *J'imagine ?... Glenn Gould, Bartok, Hélène Grimaud au piano. Et j'observe sur ta photo que notre père n'avait pas le pied marin...*

Le lendemain de sa mort et l'espace d'un instant, ils ont hérité d'un piano. Elle se souvient... Elle en referme le clapet, y repose la paire de chaussures luisantes trouvées dessus. Intriguée.

Le paysage environnant est tumultueux, cataclysmique. Sur le sale lino beige à nervures filandreuses, typique des années 1980, sont entassés des frusques, des objets hétéroclites, et béants deux énormes sacs poubelle à moitié pleins. Dans l'air, quelque

chose de sinistre, glabre, métallique. Il fait froid. les murs sont nus, le mobilier est laid et abîmé, tout est moche et esquiné.

– Des tâches de sang un peu partout. De la pisse aussi, dans un coin du salon, une ou deux couvertures trempées... ça puait. Mes doigts éraflés. Il y avait du verre brisé, des éclats par terre. Pas de balai, pas un foutu balai. Des seaux par contre, en veux-tu en-voilà. Lorsque tu as dû partir, j'ai pris une serpillère et j'ai nettoyé à mains nues le sol souillé. J'ai les mains sèches en hiver. Fragiles. Avec acharnement, j'ai frotté. À mains nues...

L'exploration de sa cuisine m'a tuée, poursuit-elle. Pour me faire une idée de l'isolement, de la misère de cet être-là qui était mon père, il m'a fallu explorer sa cuisine. Rage-t-elle en dedans. Sa cuisine m'a flanqué en plein visage, tu comprends ?... m'a fichu en pleine poitrine aussi, d'un coup, l'étendue de sa détresse.

Vu. Bien vu. Se dit Evan. Gêne, humiliation. Le défunt a fait de nous les voyeurs post mortem de son intimité désorientée ; sa cuisine : centre des commandes de la maladie. De l'autodestruction à l'œuvre.

Vu. Bien vu. Humiliant d'explorer, post mortem, ce lieu si convivial et si intime à la fois, si minable. Se dit-il.

Elle fume. Élise. Cigarette sur cigarette. Sans fébrilité aucune. Elle marque à peine deux minutes de pause entre chacune. Se saisit avec le plus grand naturel d'une nouvelle clope après que le goût de la précédente a sans doute un peu passé. Elle parle bas. Perceptible, pour qui la connaît et ne se méprend pas sur le murmure argentin de sa voix enfantine : la gravité du sujet, de la conversation. Une voix en armes. Une voix dans la bataille. Une voix qui ne donne pas un mot au hasard. Décidée à en découdre.

« J'ai reçu la photo quelque chose comme six ou sept mois après... Tu vois. » Il ne voit rien. Je vois, se dit-il, alors qu'il regarde, examine, fouille l'image... Je vois, se dit-il, alors qu'il cherche à voir :

C'est un beau gosse aux pommettes saillantes qui serre un peu les dents, les yeux bridés et plissés... petite houle sous un ciel uniformément gris blanc, gris blanc aveuglant. L'ado n'a pas le pied marin... c'est clair... la voile claque et se gonfle... Cliquetis et clapot, senteurs et moiteurs salées, la scène se passe à la mer, dans l'effort, la concentration que requiert le divertissement.

Souffle d'une nouvelle bouffée, puis la voix armée reprend son cours. *« Partout, partout, n'importe où des papiers Sopalin, chiffonnés, il y crachait. Je sais, je le revois faire : cracher, à tout bout de champ, dans ces boules de Sopalin froissé... Et dans une vieille casserole, sur le réchaud, sous une assiette... une tentative de caramel surannée. »*

Vu. Cette cuisine de survie. Au mur, Evan se souvient, l'adresse de l'épicerie solidaire, ses horaires. Dans des caisses alignées par terre, des réserves en conserve, parfois avariées, et des biscuits dégueulasses en quantité, du sucre.

« Vider le frigo pourri, vider le four, les casseroles et les cartons accumulés, jeter les bouteilles. Finir par sa dernière vaisselle. »

Souffle d'une nouvelle bouffée. La voix d'Élise reprend la bataille, pour se perdre dans les pensées d'Evan.

« Le piano tout de suite. Repéré d'emblée. Comme une dernière élégance dans le vestibule de son grand appart HLM... où il a vivoté, j'imagine, et craché, traîné sa misère de crise en crise jusqu'à la dernière, l'hypoglycémie fatale. »

Le piano, on ne s'y attendait pas. Se dit Evan. Surprise du vieux piano, Steinway/Chemin de pierre tout esquiné.

Assembler les morceaux. Se détacher de l'image, de la photo pour assembler les morceaux. L'image, sans les mots, n'est qu'une image, un champ d'interprétations possibles. Une image se suffit à elle-même et on y voit ce qu'on veut... Ce qui nous regarde... Sans les mots, elle reste dans une zone de non-sens, d'irréalité.

Bataille. Elle a raison. Livrer la bataille des mots. Légitime. Les mots arrêtent l'image de courir dans la tête. Des mots pour arrêter l'image qui court dans ta tête une fois que ton regard l'a embrassée. Il suffit d'une fois et l'image revient, revient, revient, boomerang.

Scrute l'image pour qu'aucun sens ne puisse t'échapper. Rencontrer un sens ultime. Faute de l'avoir rencontré lui, de son vivant. Mon père, méchant ? Fou ? Malade ?

Pas des mains de pianiste, non. Les mains du père, c'était l'adresse d'un homme inspiré qui savait tout faire, tout restaurer, hommes et meubles, avec goût. C'était les arabesques peintes sur les miroirs, la fabrication du comptoir, les escaliers, la déco de son restau. autrefois. C'était les casseroles, plats à four, poêles immenses frottés avec énergie et perfectionnisme dans le bac de la plonge. C'était la crème fouettée dans l'énorme cul-de-poule en inox : les veines saillantes de ses avant-bras, et sa voix rauque, ses éclats de mauvaise humeur, parce qu'il fouette en râlant... Il fait la gueule, il râle : *À qui, encore, le sale boulot ?*

Les mains du père, ses maladresses : l'index menaçant et la gifle qui font pleurer au lieu de faire taire l'enfant presque désobéissant. Une autorité maladroite et une main malheureuse, en somme.

Ses mains ne jouaient pas, il avait des mains pour une partition manquée, ou manquante. Témoignaient-elles d'un refus acharné de jouer ou d'une fracture intime, un mal qui le dépassait et dont il était lui-même victime ? La découverte du piano dans l'appartement le lendemain de sa mort relançait le doute qui empêchait Élise et Evan de le condamner, le réduire au rôle du méchant. du fou, du malade.

En manque

La scène se passe maintenant dans une ville assez grande pour offrir à qui y habite le sentiment douloureux d'une certaine impersonnalité, ou, inversement, le confort d'un certain anonymat. Dans l'un des plus vieux quartiers de cette ville, dans l'un de ses plus vieux immeubles, réside notamment une femme d'un certain âge. L'âge de la retraite bien qu'elle ne perçoive aucune pension de retraite et continue de travailler. Ce soir, alors que le soleil a déjà disparu derrière une barre d'immeubles à cause des miasmes morbides de la grosse cité hyperactive hyperpolluée, Noëlle jette quelques légumes dans une poêle et débouche une bouteille de vin rouge. Sur la table basse où elle compose et recompose un inlassable désordre de petites choses, elle dépose verre et bouteille, met un disc, le premier venu, et se laisse tomber dans le canapé.

À vrai dire, ce voyage l'a remuée. Pas vraiment des vacances. Un tournage au bout du Monde. Une histoire à laquelle il était difficile de donner un sens. Une histoire de famille. Un mélodrame de vocations frustrées, d'enfants mis au monde et délaissés... Autour d'un homme qui orchestre sa vie comme un prodigieux ratage... Qui avait « tout » comme on dit, la beauté et la séduction, de l'argent, l'intelligence, la révolte, une conscience politique, tout sauf quoi ? ... *Le film répond : Sauf la musique. Donc le film ne répond pas, le film prétend qu'un manque peut rendre méchant, fou, malade...*

Evan lui manque, toute l'équipe lui manque, ils ne se reverront peut-être plus, rien n'est jamais comme avant, son corps est à Paris mais son esprit n'a pas encore décroché.

C'est toujours pareil : le blues. Se dit-elle. Outre la mélancolie ! Quand on a fini, on est si heureux, et bientôt le montage vous remet en question : est-ce qu'on a fait les choix capables de laisser au spectateur sa part d'imagination, sans l'égarer pour autant...

Le téléphone sonne. Noëlle débranche. Il y a encore trop de monde dans sa tête. *Pis, je suis en manque !... Si je n'y prends garde, je pourrais bien me montrer méchante et folle et tomber malade !...*

Simple coïncidence

Seul dans son bar, le Vieux Dom' pose sa tasse de café blanche sur la soucoupe blanche et attrape le journal. L'article s'étale sur une page du 16 mai 2015 de *Ouest-Aven* : « *Le piano à queue de marque Steinway retrouvé le 24 mars 2014 au sommet de la falaise de Plogoff dans le Finistère, débarrassé courant avril par les services municipaux et entreposé dans le hall de la mairie de Plogoff dans l'attente de son propriétaire, a été repéré dans le film La partition manquante présenté hier hors compétition au Festival de Cannes. Interrogée, la réalisatrice Noëlle Renard s'est étonnée de "la coïncidence", une grande partie du tournage ayant eu lieu sur la côte finistérienne.* » Le Vieux Dom' est bluffé.